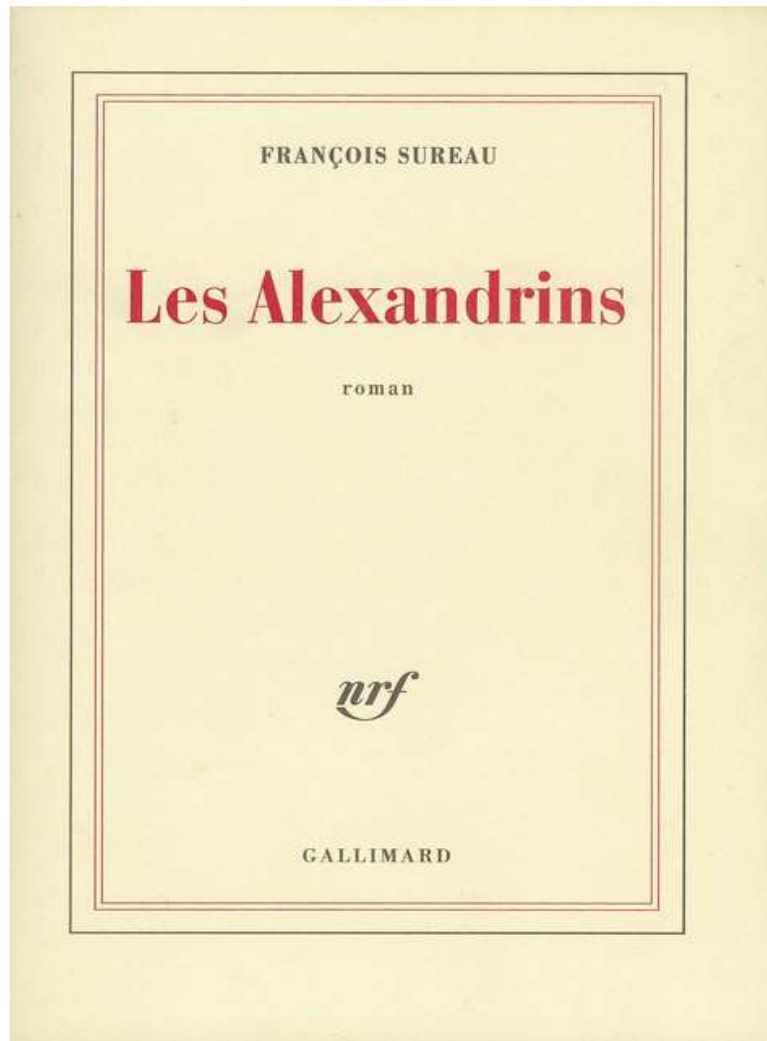


AAHA = Amicale Alexandrie Hier et Aujourd'hui

Sophie BASCH

**“Le rendez-vous des étrangers” :
de Panaït Istrati à François Sureau,
portrait d’Alexandrie en anarchiste**



Cahier no 46

Septembre 2005

Ce texte a paru dans la revue « La pensée de midi », no 14, hiver 2005, Marseille.

site web : www.lapenseedemidi.org

L'Alexandrie de François Sureau est verte. Verte comme la végétation du Delta, verte comme les luxuriants jardins Antoniadis, verte comme le ruban dans la masse noire des cheveux de son héroïne Élisabeth Sereni, verte comme la Méditerranée lorsqu'on la contemple, moins pour éviter le soleil que pour atténuer l'éclat de son passé, en chaussant les verres fumés de la mémoire. Verte jusque dans ses mondanités, qui recueillent le suc de la ville :

Les fruits reposaient sur un lit de légumes, tous du même vert, pâle et doux. Maher se souvint qu'il n'avait jamais retrouvé, à l'étranger, le vert de l'Égypte, contigu aux autres couleurs du pays, l'ocre clair, le bleu transparent du ciel, et son égale et morne tendresse.

Bien avant que Maher n'embarque à bord du *Stanley*, Raouf avait donné ce bal vert dont on avait tant parlé. Les jeunes femmes y avaient dansé en vert Nil, en vert d'eau, en vert Véronèse, en vert pistache. Les hommes y avaient arboré des pochettes de céleri ou de laitue. Des pâtes de fruits, des pâtés d'épinard avaient poussé sur les buffets. Et le maître de maison, qui, disait-il, écoutait plus qu'il ne lisait, était apparu costumé en salade, mais coiffé d'un splendide tarbouche de verre fabriqué pour l'occasion¹.

Victimes d'une déshérence imposée malgré leur rage de vivre, les personnages de Sureau sont aussi malmenés par l'Histoire que les acteurs inactuels des romans de Modiano, éprouvés par la fuite du temps et par la perte d'une civilisation qui ne se conjuguaient qu'au pluriel².

Sureau se joue des références. Non par hasard, il s'installe à l'entresol, caméléon narquois, feuilletant le nuancier du cosmopolitisme à la dérive : Alexandrie après les nationalisations nassériennes, à la fin des années 1950, alors que la plupart des « étrangers », Grecs, Italiens, Juifs ont déjà quitté l'Égypte. De même que les professeurs français : Jean Grenier, René Étiemble, plus récemment Jean-Yves Tadié, Jean-Louis Backès, ou encore Jean-Bertrand Pontalis qui, un demi-siècle plus tard, alors qu'il exclut de revoir jamais Alexandrie, retrouve « ces lieux auxquels leurs noms confèrent soudain une magie qu'ils étaient bien loin d'avoir quand [il] les fréquentai[t]³ ». De rares familles résistent, s'accrochent pendant quelques années encore, comme celle d'André Aciman, dont l'œuvre évoque de la manière la plus poignante, mais avec une causticité sans complaisance, le destin des déracinés dont, où qu'ils aillent, les pas se posent sur des pavés à jamais

¹. *Les Alexandrins*, Paris, Gallimard, 2004, p. 340.

². Dans son compte rendu des *Alexandrins* (*La Pensée de midi*, n° 11, p. 152), Thierry Fabre écrit justement qu'Alexandrie, à partir de 1956, s'est muée en « ville monolithique ».

³. « L'année alexandrine », dans *L'Enfant des limbes* [1998], Paris, Gallimard, coll. Folio, 2000, p. 80.

inégaux : « Il se peut fort bien qu’Alexandrie, comme Lawrence Durrell l’écrivit un jour, soit la capitale de la mémoire. Mais Alexandrie n’existerait pas si la mémoire ne l’avait inventée⁴ ». Cette période de jachère, suspendue entre l’étincelante confusion dépeinte par Forster ou Durrell, et le présent monochrome, n’a guère inspiré la littérature. La transition est cependant du plus triste intérêt, ces années indécises étant celles où la civilisation fit place aux célébrations culturelles. Jean Cassou a dénoncé un mal qui depuis n’a cessé de s’étendre : « La chimère dite “culture” est stérile et stérilisante, tout le contraire de cette réalité concrète et vivante qu’est une civilisation⁵ ». Différentes comédies du souvenir orchestrées sous forme de colloques ont beau se succéder, à grand renfort de propagande pour la nouvelle Bibliotheca Alexandrina, espace polyvalent assis sur les ruines de plusieurs civilisations et tragiquement dépourvu de livres anciens – après une gigantesque braderie de la mémoire, la vente des collections historiques de l’université d’Alexandrie, qui garnissent à présent des rayonnages privés –, elles ne marquent aucune relève. Comme dit la voix off en ouverture du *Go-Between* de Joseph Losey : « The past is a foreign country. They live differently there ».

Le vert des *Alexandrins* est la couleur du souvenir, du pays désormais étranger. Le décalage chromatique souligne l’utopie et l’uchronie d’une ville en bordure de l’abîme. La verdure d’Alexandrie, cette note discordante et apparemment futile, Sureau l’emprunte à l’un des philosophes les plus sensibles et subtils du XX^e siècle, le maître d’Albert Camus, Jean Grenier :

Moi, au moment où j’écris, je n’ai en tête que ce bal qui fut donné à Alexandrie par une jeune fille de la « société » et où elle invita ses amies à condition qu’elles fussent habillées en vert ; et le vert nil était la couleur à partir de laquelle s’étaient certainement ordonnées toutes les autres : le vert bouteille, le vert prairie, le vert d’eau, le vert Véronèse, le vert lézard, le vert pistache, le vert amande, le vert pomme, le vert-de-gris, le vert serpent... ; les bijoux étaient en jade, émeraudes... ; le buffet n’était garni que de gâteaux et pâtes de fruits de couleur verte, de pâtés aux épinards ; les murs avaient été repeints en verts ; les jeunes gens portaient des chemises, des cravates, et des chandails de toutes les nuances du vert et, à leur pochette, des feuilles de céleri ou de laitue.

Le vert nil est très pâle et doux à l’œil. (Comment pourrait-il y avoir des couleurs brutales sous ce soleil ?) Il s’harmonise avec le sable, avec le limon pour composer un fondu, un « sfumato » auquel on ne s’attendrait pas sous ce climat dont on dit qu’il est dur⁶.

⁴. « Temporizing », *Partisan Review*, vol. LXVIII, n° 1, 15 février 2001, traduit par moi. Du même auteur, voir *Out of Egypt* et *False Papers*, traduits en français sous les titres *Adieu Alexandrie* (Paris, Stock, 1996) et *Faux Papiers* (Paris, Autrement, coll. Littératures, 2002).

⁵. Dans l’ouvrage collectif *Art et contestation*, Bruxelles, La Connaissance, 1968, p. 9.

⁶. *Lettres d’Égypte* [1962], Paris, Gallimard, coll. L’Imaginaire, 2000, p. 17.

La citation, l'hommage en clin d'œil – le bonheur de Sureau à fondre le passage dans sa prose, à le démarquer sans y toucher à peine, est manifeste –, sont passés inaperçus des critiques, pourtant nombreux, et la plupart fort élogieux. C'est que le tissu des références est exigü, et la mémoire sélective. Les mêmes noms reviennent sans cesse, et les mêmes thèmes, dominés par un lieu commun tartarinesque, l'« altérité », omniprésent dans le jargon des études sur l'exotisme et le récit de voyage, particulièrement malheureux dans l'approche du Moyen-Orient, indissociable de l'histoire européenne, et plus encore d'Alexandrie, creuset d'identités composites. Par quelle déviation, quelle naïveté aussi, ce terme, détourné de son seul sens, philosophique, trouve-t-il une légitimité géographique ? Son application au dépaysement social paraîtrait indécente. Tout se passe comme si l'on n'osait désigner l'« autre » que lointain. Allons voir l'Autre en ses pays. La polarisation alimente le stéréotype, son répertoire de noms et de dispositions ; elle revendique l'incompréhension de l'ennemi héréditaire des nationalismes, le cosmopolitisme, vertu éminemment diplomatique impliquant non l'observation mais un savoir-vivre qui, comme le notait dès les années 1920 Pierre de Lanux – fonctionnaire international, ancien secrétaire d'André Gide puis de Gaston Gallimard, ami de Giraudoux et de Valéry Larbaud –, « demande qu'on ait vécu de la vie des autres peuples⁷ ». L'« altérité » géographique, ce provincialisme, est en effet indissociable de l'exotisme, « qui insiste sur le caractère absolu, infranchissable des différences⁸ ». Rien n'apparaît plus étranger à la défunte Alexandrie que l'exotisme. Mais la demande persiste : étant en Égypte, Alexandrie doit répondre à certains clichés. Rien d'étonnant donc si une autre référence des *Alexandrins*, absente de la carte des situations données, est passée inaperçue, comme, par-delà ce cas précis, elle manque au portrait littéraire d'Alexandrie.

Les nationalistes et les nostalgiques du cosmopolitisme peuvent bien s'accorder sur une chose : qu'on le déplore ou qu'on le regrette, Alexandrie était le rendez-vous des « étrangers ». Elle fut aussi *Le Rendez-vous des étrangers* au sens où l'entendait Elsa Triolet lorsque, en 1956, l'année de la nationalisation du canal de Suez, elle publia ce roman à ses propres dires « prolétarien », dépeignant l'exil parisien de réfugiés communistes de diverses nationalités, pour la plupart juifs. Ce milieu, également présent en Égypte, où les groupes communistes étaient dirigés

⁷. « Sur le cosmopolitisme », *La Revue européenne*, n° 45, 1^{er} novembre 1926, p. 55.

⁸. *Ibid.*, p. 53. Lanux écrit aussi, p. 52 : « Ceux dont l'esprit se trouve excité au soupçon, à la résistance, par toute différence constatée, sont aujourd'hui abandonnés à leur sort : la mode les condamne, et le bon sens ne les défend pas. » Le constat ne perd rien de sa pertinence si l'on remplace « soupçon » par « curiosité » et « résistance » par « attrait ».

par des militants comme Joseph Rosenthal, Hillel Schwartz, ou le plus célèbre Henri Curiel, définit une partie, occultée mais non moins réelle, de la cité indolente et vénale, qui ne fut pas qu'une Riviera. Il mérite d'être redécouvert au même titre qu'un autre monde enfoui, les citernes romaines et byzantines dégagées par de récentes fouilles. À côté de l'Alexandrie cosmopolite et bourgeoise et du petit peuple égyptien (suivant une dichotomie sommaire mais consacrée), grouillait un monde infernal, celui des anarchistes et des communistes, absent de la plupart des études sur Alexandrie, qui, en revanche, accordent une assez large place au fascisme⁹. Dans son ouvrage fondamental sur l'histoire et sur la formation de l'Alexandrie moderne, Robert Ilbert explique pourquoi les engagements internationalistes, incarnés par des « groupuscules isolés et sans pouvoir », demeurèrent isolés dans une ville où « ils ne pouvaient s'appuyer ni sur les représentants de colonies ni sur ceux de l'État égyptien¹⁰ ». L'impact de ces mouvements marginaux sur la littérature n'en apparaît que plus singulier.

Loin des simplifications réductrices et d'une organisation binaire responsable de bien des lacunes, François Sureau reconstitue un monde en sursis, où tous les paravents sociaux se fissurent. Il scrute les interstices. Une partie de son roman concerne les clandestins, parias autochtones ou réfugiés russes en Alexandrie où ils rencontrent Élisabeth Sereni, une héritière juive et communiste rêvant de devenir apatride, comme pour devancer volontairement le sort réservé à tous les non Égyptiens. Nulle part, ces Juifs soviétiques aussi étrangers en Alexandrie qu'en URSS, n'échappent à la stigmatisation, au racisme, à l'épreuve de la véritable altérité, celle de la différence imposée, loin du concept pittoresque ou exotique : « la perception tenace de la judéité comme altérité absolue par de nombreux Russes – “eux” et “nous” – fut une entrave à la phase transitoire de l'identité à trait d'union sur le chemin de l'assimilation¹¹ ». Ici, point de citation identifiable comme la description de Jean Grenier, mais un climat, un contexte, faisant de Sureau, un des romanciers français le plus lettré, le successeur inattendu de ces écrivains autodidactes que furent Panaït Istrati, Enrico Pea et Giuseppe Ungaretti.

⁹. Voir par exemple Anouchka Lazarev, « Italiens, italianité et fascisme », dans Robert Ilbert (éd.), *Alexandrie 1860-1960. Un modèle éphémère de convivialité : communautés et identité cosmopolite*; Paris, Autrement, 1992, Série Mémoires n° 20, p. 92-109. Sur la communauté italienne d'Égypte, voir aussi les chapitres « Italianité et antifascisme » et « Antifascisme, poésie et engagement 1940-1946 » dans le livre de Daniel Lançon, *Jabès l'Égyptien*, Paris, Jean-Michel Place, 1998.

¹⁰. *Alexandrie 1830-1930. Histoire d'une communauté citadine*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, Bibliothèque d'étude 112/2, t. II, p.628-629.

¹¹. Claudie Weill, *Les Cosmopolites. Socialisme et judéité en Russie (1897-1917)*, Paris, Éditions Syllepse, 2004, p. 11.

Tout se passe comme si la magnifique trilogie de Stratis Tsirkas, *Cités à la dérive* (1960-1965), qui parut peu après l'illustre *Quatuor d'Alexandrie* de Lawrence Durrell, avait acquis un monopole involontaire. Cette fresque historique demeure le mémorial par excellence des luttes clandestines, notamment communistes, des Grecs du Caire et d'Alexandrie pendant la Seconde Guerre mondiale, tandis qu'explosaient les nationalismes au Moyen-Orient. À une échelle beaucoup plus modeste, le Belge Charles Plisnier, premier étranger à recevoir le prix Goncourt en 1937 pour son recueil *Faux Passeports*, avait publié, en 1938, une longue nouvelle, *L'Homme nocturne* (reprise plus tard sous le titre *Nuits d'Égypte*), dédiée aux soulèvements nationalistes du Caire. Malgré sa sympathie pour le peuple égyptien, Plisnier ne pouvait se défendre d'un réflexe identitaire, l'obligeant à se reconnaître plus d'affinités avec le milieu cosmopolite qu'avec un univers dont il était naturellement exclu, de même, sans doute, que l'eussent effrayé ses équivalents européens. Cet ancien militant communiste s'en confia sans détour :

Si je m'évadais de la zone réservée aux gentlemen, je trouvais des carrefours puants, pleins de chameaux et de petits ânes, et je marchais, dans les rues putrides des souks, sur des enfants rachitiques, mangés de poux et de soleil. Ils se levaient. Ils me suivaient. Je poursuivais ma route, environné de visage mendiants, de mains tendues. Dans des échoppes exigües, parmi les tas de fil de fer et les tessons, guettaient des êtres agités à qui je m'étonnais de trouver forme humaine ; certains, sourds à tout appel, dormaient dans la sciure de bois. Au fond des ruelles d'où venait un relent d'épluchures chauffées, j'apercevais de crasseux taudis où des familles entassées vivaient un jour sur une piastre. Jamais, plus que dans ces souks, je n'ai haï le mensonge bigarré des expositions universelles.

Je fuyais cette horreur. Je rentrais en hâte dans la ville anglaise, retrouvais avec soulagement les avenues longues et droites, les grands cafés de métal et de verre où les officiers of His Majesty, en kaki, et les Turcarets cairotes, coiffés d'un tarbouche impeccable, buvaient des whisky-sodas ; les mosquées miraculeuses où des ladies habillées chez Worth s'extasiaient au bord des fontaines et photographiaient l'Orient. Quelle que fût ma défiance à l'égard de l'antithèse, j'éprouvais violemment celle-ci. Et j'avais honte de me sentir mieux ici qu'avec les pauvres¹².

Cette honte, commune à l'ensemble des visiteurs européens de l'Égypte, épargna trois hommes que leur enfance pauvre et leur jeunesse laborieuse ne prédisposaient pas à la carrière des lettres. Panaït Istrati (1884-1934), le vagabond roumain tourmenté qui, au début du XX^e siècle, sillonna la Méditerranée orientale en vivant des travaux les plus humbles : colporteur, peintre en bâtiments,

¹². *Nuits d'Égypte* [1938], Anvers-Bruxelles, Le Monde du Livre, 1960, p. 86-87.

limonadier, distributeur d'affiches, homme-sandwich pour le *Cinéma Mignon* au Caire. Enrico Pea (1881-1958), Italien exilé à Alexandrie de 1896 à 1914, pour y subsister tour à tour comme mécanicien des chantiers navals, commis, réparateur de locomotives, négociant en marbres. Giuseppe Ungaretti (1888-1970), fils d'un ouvrier au chantier du Canal et d'une boulangère, né dans le modeste faubourg de Moharrem Bey, quartier de la classe juive moyenne, coincé entre la gare et le canal Mahmoudieh¹³. Pea avait fondé un cercle anarchiste, la « Baracca rossa » de la rue Hamman el-Zahab, siège de réunions regroupant tous les excommuniés de l'Occident et les rebelles échoués à Alexandrie ; c'est là que vint à sa rencontre le jeune Ungaretti, déjà habité par l'idéal révolutionnaire qui le fera adhérer au fascisme¹⁴. Ces deux Toscans fréquentaient le cercle littéraire le plus actif d'Alexandrie, la maison de deux ingénieurs français, les frères Thuile, Henri, futur secrétaire particulier du roi d'Égypte, et Jean-Léon, auteur de romans disparus¹⁵, établis au faubourg du Mex dans une demeure sur pilotis, propriétaires de la plus belle bibliothèque française de la ville, où ils accueillaient généreusement leurs concitoyens et les voyageurs de passage¹⁶. Cette déroutante association des contraires, qui déjouait d'avance tous les préjugés et les schémas dont la critique est friande, ne figure dans aucune anthologie, dans aucune évocation récente de la vie alexandrine, bien que, mêlant les nationalités, les langues, les origines et les convictions politiques, elle soit représentative d'une stratification sans équivalent. S'il n'y fait aucune allusion directe, François Sureau, lorsqu'il invente les dialogues des « Débris » de toutes provenances géographiques et sociales, Pavel Banine, Katchadourian, Zdenko Dworcka-Cavallieri, Theobald V., échoués à Alexandrie pour échapper à des poursuites variées, lorsqu'il imagine la réunion de ces communistes et de ces anarchistes d'horizons les plus divers, dépoussière un pan de mémoire. Il arrache à l'oubli la fraction des *personnes déplacées* (mention figurant sur leurs fiches de police), mêlant analphabètes et lettrés, de la classe européenne ou européanisée d'Alexandrie, qui ne se limitait pas à la bourgeoisie dominante.

¹³. Moharrem Bey, où fut édifié le premier hôpital israélite à Alexandrie, changera de statut après la construction de plusieurs temples et d'écoles. Sur la physionomie de l'Alexandrie juive, voir le chapitre d'Émile Gabay dans *Juifs d'Égypte. Images et textes*, Paris, Éditions du Scribe, 1984, p.77-84.

¹⁴. Voir le récit de cette rencontre dans Enrico Pea, *Vita in Egitto* [1949], Milano, Mondadori, 1982, p. 191-193.

¹⁵. *L'Eudémoniste* et *Le Trio des damnés*, apparemment publiés chez Grasset, très probablement à compte d'auteur, ne figurent au catalogue d'aucune bibliothèque au monde, ayant même échappé au dépôt légal de la Bibliothèque nationale.

¹⁶. Sur cette effervescence intellectuelle aux portes d'Alexandrie, voir les entretiens de Jean Amrouche avec Giuseppe Ungaretti, *Propos improvisés*, texte mis au point par Philippe Jaccottet, Paris, Gallimard, 1972, et François Livi, *Ungaretti, Pea e altri. Lettere agli amici « egiziani »*. *Carteggi inediti con Jean-Léon et Henri Thuile*, Roma-Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1988.

Istrati, ce nomade « né à Braïla, port du Danube où se mêlaient toutes les races des pays balkaniques et les va-nu-pieds du Proche-Orient », touchait Joseph Kessel par son insatiable instabilité, commune aux très pauvres et aux très riches¹⁷. Cette position précaire révèle une symétrie ironique : d'une certaine façon, cet aristocrate solitaire, errant et démuné, dont le déplacement fut constitutif de la biographie, se présente comme le double inversé d'Archibald Olson Barnabooth, l'émissaire poétique de Valery Larbaud, courant « à l'infini, les côtes de l'Empire ottoman¹⁸ », qui confiait son ennui de milliardaire aux palaces, aux paquebots et à la Compagnie des Wagons-lits. « Le vagabond est l'homme civilisé de l'existence absolue¹⁹ » : six années de suite à partir de 1906, ce clochard poitrinaire, orgueilleux de sa marginalité, passager clandestin fier qu'on ne le trouvât « pas une seule fois inscrit sur la liste des voyageurs, ni sur le registre des passeports²⁰ », passa en effet ses hivers en Égypte, comme les oisifs les mieux nantis :

Mes jambes [...] me conduisaient toujours, en bordure d'Alexandrie, à Ramleh, d'où les palmiers africains contempnent, par-dessus la Méditerranée, leurs frères échelonnés sur les Côtes d'Azur, sur les Ramleh européennes. [...]

À Ramleh il y a des établissements somptueux, comme dans toute contrée féerique où les riches veulent être seuls, seuls à digérer leur maigre joie. Mon Dieu, à voir de quelle piteuse façon ils s'ennuyaient sur les terrasses en dégustant leur odieux Rien, je comprenais pourquoi la vie était si sévère, dans son ingratitude, avec un pauvre comme moi²¹.

Istrati balaie l'opposition entre l'indigène opprimé, circulant de chaussures à l'hôtel Sémiramis, et l'Européen exploiteur, retranché dans le somptueux complexe architectural d'Héliopolis, la cité modèle du baron Empain. Dans son œuvre, cet hôtel, ce quartier, ne sont vus ni du dehors ni du dedans mais en construction, par le regard d'un ouvrier du chantier, qui n'est pas l'esclave indigène mais lui-même, l'auteur. On voit Héliopolis sortir du sable dans *Mes départs*, et le Sémiramis prendre forme dans *Méditerranée*. La place de l'Esbékieh, le centre névralgique du Caire, qui impressionna Gautier avant même son départ, lorsqu'il la contempla sur la toile de Prosper Marilhat au Salon de 1833, est dépouillée de tous ses oripeaux orientalistes : elle n'est que le centre d'un crasseux labyrinthe. L'admiration d'Istrati pour l'Égypte n'en est pas moins grande. Dans les mêmes années où

¹⁷. Préface aux *Œuvres de Panaït Istrati*, Paris, Gallimard, 1968, t. I, p. VIII.

¹⁸. Valery Larbaud, « Yaravi », dans A. O. Barnabooth, *ses œuvres complètes, c'est-à-dire un conte, ses poésies et son journal intime* [1913], repris dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1958, p. 55.

¹⁹. Panaït Istrati, *En Égypte*, Paris, Éditions des Cahiers libres, 1931, p. 22-23.

²⁰. Panaït Istrati, *Mes départs* [1928], Paris, Gallimard, coll. Folio, 1998, p. 435-436.

²¹. Panaït Istrati, *Nerrantsoula* [1927], Paris, Gallimard, coll. Folio, 1998, p. 20.

Larbaud, « le riche amateur », voyait défilier son passé par un trou, « comme dans les dioramas des foires²² », Istrati, sur les échafaudages du Sémiramis, contemplait « une vue si grandiose que les ouvriers étrangers, comme moi, s'oublent à contempler le panorama, ébahis, l'outil à la main²³ ». Tout comme les voyageurs de l'impériale, les soutiers perçoivent l'immensité du monde.

Et Alexandrie ? À l'exception des lumières clignotant sur Ramleh, l'Alexandrie d'Istrati est informe, sombre, sans repères monumentaux. Parce qu'elle n'est pas l'Alexandrie des riches, des villas, des restaurants, des théâtres, mais celle des bas-fonds, des cafés misérables, des soupentes insalubres. Bien sûr. Mais pas seulement parce que la misère est amorphe. Né dans l'Alexandrie populaire, Ungaretti insistait sur l'absence singulière de vestiges, dans cette ville qui, paradoxalement ou par réaction, n'existerait pas sans un travail de mémoire :

Alexandrie est dans le désert ; un désert où la vie est peut-être très intense depuis sa fondation, mais, tout de même, où la vie n'a pas de permanence dans le temps. Alexandrie est une ville sans monuments, ou presque sans monuments qui rappellent son antique passé. Elle change tout le temps, elle est emportée tout le temps par le temps. C'est une ville où le sentiment du temps, du temps destructeur, est présent à l'imagination avant toute chose. Et, en disant « rien », c'est surtout à ce travail d'anéantissement produit par le temps que j'ai pensé. J'ai pensé aussi au mirage que ce rien et que ce temps aboli peut présenter à l'imagination du poète, c'est-à-dire à une imagination qui me fait remonter jusqu'à mon enfance, à ces mirages qui m'ont été très vite familiers.²⁴

Ungaretti répond à Jean Amrouche, qui l'interroge sur l'obsession du *rien* dans son œuvre, « l'indicible rien » de son premier recueil poétique, *L'Allegria* (1918), qui semble annoncer l'« odieux Rien » d'Istrati, un rien existentiel, mais aussi, chez ce dernier, d'après dénonciation sociale.

« Dans l'Alexandrie que j'ai connue, le pittoresque ne compte pas », ajoutait Ungaretti²⁵. Rien de moins pittoresque, non plus, que l'Alexandrie de Panaït Istrati. Alexandrie court cependant comme un fil rouge — du plus beau rouge anarchiste et socialiste — à travers ses multiples autobiographies. Le nom même, si éloquent, de son double fictif, Adrien Zograffi, rejoint la réalité alexandrine : les mémoires d'Enrico Pea s'ouvrent sur l'évocation d'un jeune peintre et poète, ami des frères Thuile et Grec d'Alexandrie, Nicola Zografo, déchiré par ses identités multiples, qui

²². Valery Larbaud, « Nuit dans le port », *op. cit.*, p. 47.

²³. *Méditerranée (Lever du soleil)* [1934], dans *Œuvres de Panaït Istrati*, Paris, Gallimard, 1969, t. III, p. 389.

²⁴. *Propos improvisés*, *op. cit.*, p. 9.

²⁵. *Ibid.*, p. 23-24.

se donna la mort. De même, Ungaretti vécut avec le remords de n'avoir pu empêcher le suicide, à Paris, de son ami Mohammed Scheab, qui ne survécut pas à l'exil d'Égypte.

Les morts hantent l'œuvre d'Istrati, entièrement tournée vers le passé et dominée par le ressassement. L'Égypte, limitée au Caire et à Alexandrie, y figure le double tombeau des hommes et des illusions. L'auteur de la première étude d'ensemble consacrée à l'écrivain a bien vu que, chez Istrati, « l'Orient n'est enchanteur que pour l'instant d'un songe » : « Il semble qu'une substance corrosive y ronge l'âme. La personnalité s'y désagrège²⁶ ». Comme les aveugles du tableau de Breughel, tous ces personnages quêteant le salut en Égypte semblent en effet des damnés encordés par le malheur, depuis Mikhaïl Mikhaïlovitch Kazansky, le noble russe tombé dans la misère, jusqu'au généreux cabaretier d'Alexandrie, Hermann Binder, en passant par Moritz Feldman dit Moussa, le peintre en bâtiments, parti en Égypte pour y chercher sa fille Sarah, victime du gigolo Titel et du proxénète Solomon Klein ; Isaac Perlmutter le chapelier, désertant l'armée roumaine pour suivre la famille de sa fiancée, fuyant à Alexandrie les persécutions antisémites, accompagné dans la déchéance par un vieux juif arabe, Yousouf le marchand de loteries, qui l'abreuve de raki au nom de Jéhova ; Schiméon dit Schimké Perlmutter, l'ancien étudiant en médecine empêché de poursuivre ses études par l'antisémitisme de ses professeurs et condisciples de Jassy et de Bucarest, reconverti comme drogman ou interprète levantin, à Alexandrie ; Esther Perlmutter, qui achève sa trajectoire mouvementée dans une boutiques d'antiquités au Caire, où elle disperse, pour survivre, la collection de son défunt mari égyptologue anglais, le seul qui lui ait permis de se sentir entièrement Juive. Dans une lettre à Jean-Richard Bloch, datée du 2 juin 1926, Istrati qualifiait *La Famille Perlmutter* de « roman juif²⁷ ». La revendication n'était pas exagérée. Une telle profusion de caractères juifs ne se rencontre guère que dans les œuvres d'Israël Zangwill ou d'Isaac Bashevis Singer. Mais Istrati s'avère un romancier insolite à plus d'un titre. Né dans un pays ravagé par un antisémitisme virulent, auquel Gregor von Rezzori a consacré ses étonnants *Mémoires d'un antisémite*²⁸, il épouse en première noces une militante socialiste juive, Jeannette Maltus ; ses pérégrinations dans le Proche et Moyen-Orient ne cessent de le mettre en contact

²⁶. Monique Jutrin-Klener, *Panaït Istrati, un chardon déraciné. Écrivain français, conteur roumain*, Paris, Maspero, 1970, p. 131-132.

²⁷. Citée par David Seidmann, *L'Existence juive dans l'œuvre de Panaït Istrati*, Paris, Nizet, 1984, p. 74.

²⁸. Paris, Éditions de l'Olivier, 2003. Éd. originale : *Memoiren eines Antisemiten*, München, Steinhausen, 1979.

avec des Juifs, qui hanteront presque tous ses récits et inspireront la forme même de son écriture ; sa carrière de romancier français est déterminée, en 1919, par la rencontre, dans un sanatorium suisse, d'un journaliste juif ukrainien, Josué Jéhouda, qui lui parle de Romain Rolland. On connaît la suite : la lettre-confession écrite à Rolland le 20 août 1919, qui lui est retournée avec la mention « parti sans laisser d'adresse » ; la tentative de suicide de 1921 ; la lettre de 1919 retrouvée sur le blessé et miraculeusement parvenue à l'auteur de *Jean-Christophe* par l'entremise de Fernand Desprès ; l'engouement du Paris littéraire pour ce Gorki oriental écrivant en français ; le retour en Roumanie et la dernière tuberculose, en 1935.

L'humanité dépeinte par Istrati détonne dans la littérature française, à l'époque précise où les moins antisémites, et certains Juifs eux-mêmes, comme Emmanuel Berl, réduisaient le problème juif à un problème d'immigrants, allant jusqu'à parler d'une « immigration de déchet » représentant une catastrophe pour la France ; cette opinion est également celle de Giraudoux dans *Pleins Pouvoirs*²⁹. Humanité majoritairement juive, pouilleuse et clandestine, entre les « rêveurs du ghetto » de Zangwill, les émigrants de Bashevis Singer et – parce qu'il arrive à ces misérables d'avoir le verbe fort, et que le père d'Istrati, Ghérassimos Valsamis, était originaire de Céphalonie – les Valeureux d'Albert Cohen. Le livre de Monique Jutrin-Klener et celui de David Seidmann sur l'existence juive dans l'œuvre du conteur roumain, par ailleurs très éclairants, maintiennent l'écrivain dans un étrange isolement. Ses descriptions d'une Égypte des bas-fonds, à la fois anarchiste et mafieuse, majoritairement juive, ne retiennent guère l'attention de ses critiques et ne sont reliées à aucun contexte historique, alors qu'elles s'adaptent étonnamment au tableau brossé, sur un mode moins lyrique, par Enrico Pea et Giuseppe Ungaretti. Quant à l'inspiration de l'aède de Braïla, par-delà la tradition orale, les sources populaires et historiques roumaines, soigneusement évaluées par Monique Jutrin, ne fallait-il pas en élargir les frontières ? Comment en effet ne pas comparer les pitoyables caboteurs juifs d'Istrati aux vagabonds de la Mer Noire des *Contes d'Odessa* d'Isaac Babel, ce protégé de Gorki dont Istrati se réclamait ? Pour ce qui est de l'accueil du public, le succès rencontré par Istrati dans les années 1920-30 est moins singulier qu'il n'y paraît ; il s'inscrit dans une nébuleuse favorable, dans un climat. Parallèlement à une industrie littéraire discrètement ou violemment antisémite, des éditeurs français, à une époque où la fascination le disputait à la répulsion, publièrent des romanciers juifs francophones, dont le ton,

²⁹. Jacques Body aborde notamment cette question dans le chapitre XXIV de sa récente biographie de Jean Giraudoux (Paris, Gallimard, 2004) et renvoie à M. R. Marrus et Robert Paxton, *Vichy et les Juifs*, Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 81.

l'imagination, l'accent, marqués par la Russie, l'Europe centrale et les Balkans, se distinguaient absolument de la littérature française à la mode. C'est ainsi que le pionnier de la publicité éditoriale, Bernard Grasset, éditeur des quatre M (Morand, Montherland, Mauriac, Maurois), un homme qui suscitait la demande où les autres la suivaient, inscrivit coup sur coup à son catalogue les deux tomes d'un roman de l'inventeur d'Istrati, Josué Jéhouda, *La Tragédie d'Israël* (1927-1928), et, aussitôt après, en 1929, lança une jeune femme, fille d'un richissime banquier juif de Kiev, Irène Némirovsky, avec un roman, *David Golder*, promis à une popularité aussi exceptionnelle que les contes d'Istrati³⁰. Ce succès encouragea un des M de l'écurie Grasset, Paul Morand, aussi peu suspect de philosémitisme que Grasset, à publier en 1935 *Films parlés* d'Irène Némirovski dans sa collection « Renaissance de la nouvelle » : la romancière russe rejoignait le conteur roumain chez Gallimard.

L'univers social d'Irène Némirovsky est ordinairement doré. Mais *David Golder* est le récit d'une déchéance, la descente aux enfers d'un banquier, une sorte de père Goriot juif, trahi par sa femme et par sa fille, dont la vie s'achève où elle avait commencé, sur la Mer Noire, à bord d'« un petit vapeur grec, qui croisait avant la guerre, de Batoum à Constantinople ». Loin de sa villa de Biarritz et de son hôtel parisien, Golder agonise après avoir confié son portefeuille à un jeune émigrant, semblable à l'adolescent qu'il fut :

Des hommes, sur le pont, des « schouroum-bouroum » avec leurs calottes rouges collées sur la tête, assis par terre, jouaient aux cartes. Ils levèrent le front quand Golder passa. L'un d'eux, machinalement, agita un collier de verroterie rose enroulé à son bras et sourit : « Achète quelque chose, Barine... » Golder secoua la tête, les écarta doucement du bout de sa canne. Combien de fois, pendant cette première traversée, dont le souvenir s'attachait à lui, avec une si étrange et tenace persistance, il avait joué aux cartes, avec des hommes pareils à ceux-ci, la nuit, dans un coin du bateau... Il y avait longtemps... [...] — Quel temps... oh, quel temps, mon Dieu...

L'obscurité était profonde, et Golder ne voyait qu'une espèce de long pardessus traînant jusqu'à terre, mais il reconnaissait bien cet accent chantant qui modulait les paroles comme une mélodie.

— La première traversée ? demanda-t-il : a Yid³¹ ?

³⁰. En plus de nombreuses réimpressions dans leurs collections d'origine, les œuvres des deux romanciers furent diffusées par des collections économiques bon marché comme « Le Livre moderne illustré » de J. Ferenczi et fils, pour Irène Némirovsky, et « Le Livre de demain » chez Arthème Fayard, pour Panaït Istrati. En 1931, *David Golder* fut le premier film parlant de Julien Duvivier, avec Harry Baur dans le rôle-titre.

³¹. Irène Némirovsky, *David Golder* [1929], Paris, J. Ferenczi et fils, illustrations de Pierre Dubreuil, 1931, p. 161-163.

Cette misère des troisièmes classes, imaginée avec un poignant réalisme par Irène Némirovsky, n'est autre que celle, bien vécue, évoquée l'année précédente par Panaït Istrati dans *Mes départs*. La troisième partie du volume, « Pour atteindre la France », s'ouvre sur une dédicace : « À Charlie Chaplin, – l'humain "Charlot", que je ne connais que par ses films, je dédie ce film de ma vie³² ». Comme les nouvelles de Némirovsky, les contes incantatoires d'Istrati, au saisissant pouvoir évocateur, peuvent être vus comme des « films parlés ». L'hommage à Chaplin confirme l'inscription d'Istrati dans un courant qui dépasse largement la tradition littéraire roumaine. Dans sa magnifique étude sur Joseph Roth et la littérature judéo-orientale comme dernier refuge du genre épique, dont le titre, *Lontano da dove*, est inspiré par une célèbre histoire juive, aussi terrible que concise (« – Tu t'en vas donc ? Comme tu seras loin là-bas ! – Loin de quoi ?), Claudio Magris insiste sur le parallèle opéré par Roth entre l'*Ostjude* et les clowns de tous ordres, l'indestructible sans-abri, le vagabond incurable, le perpétuel errant, l'indésirable absolu, dont Charlot concentre les caractéristiques : « D'un point de vue juif, Chaplin [...] ne représente pas seulement l'éternelle défaite de l'exil mais aussi le caractère classique des valeurs humaines universelles, conservées à travers toutes les mésaventures ». À lui seul Charlot résume tous les types « de la comédie humaine juive de la diaspora : la suffisance didactique du *Bocher*, la curiosité malsaine du *Kiebitz*, le sans-gêne du *Nudnik*, la balourdise du *Nebbich* ou du *Meshugga*, la malchance du *Shlemiel*³³ ». C'est cette galerie de caractères qu'on voit également défiler dans *La Famille Perlmutter*, *Mes départs*, *Méditerranée* et *En Égypte*, composant un tableau de famille où Istrati, le goy, l'admirateur du petit homme solitaire de l'écran, n'apparaît pas comme le moins *Shlemiel* de la tribu. Sans compter le suprême coup de pied du destin : son refoulement d'Égypte, où, en 1930, les autorités d'Alexandrie lui refusent l'autorisation de débarquer, pour activités communistes, au moment même où le communisme le rejetait : « Six fois je suis entré en Égypte sans être muni du moindre papier. Pour une fois que je viens avec un passeport magnifique, il m'est défendu de descendre³⁴. »

Remarquable par sa composition littéraire, l'humanité d'Istrati l'est aussi par sa situation décalée, en Égypte, principalement en Alexandrie. Ce petit monde, dont l'exil reproduit une condition existentielle, fonctionne en vase clos, les émigrés

³². *Mes départs*, Paris, Gallimard, 1928, p. 127.

³³. Claudio Magris, *Lontano da dove. Joseph Roth e la tradizione ebraico-orientale*, Torino, Piccola Biblioteca Einaudi, 1971, p. 72. Traduit par moi. Pour son exceptionnel intérêt, voir tout le chapitre « Assimilazione e insecurezza. Il graeculo e il clown », p. 65-72.

³⁴. Lettre à Romain Rolland du 4 février 1930, citée par Monique Jutrin-Klener, *op. cit.*, p. 93.

juifs roumains ne rencontrant sur place que des immigrants de plus longue date, ou des Juifs nés en Égypte. On retrouve là encore la structure typique caractérisant par exemple les récits de Joseph Roth, « l'anti-*Bildungsroman* du monde d'hier » comme l'écrit Magris, où la famille n'a de sens positif que « comme image et reflet d'un *cosmos* religieux » : « hors du milieu *ostjüdisch* – et surtout dans le contexte falsificateur et répressif de la société bourgeoise occidentale – la famille n'est plus qu'une institution conventionnelle, suffocante, qui rogne les ailes des individus au lieu de les renforcer³⁵ ». Roth, antimoderne, agnostique et pessimiste, détestait Romain Rolland, ce laïque progressiste confiant dans l'humanité³⁶. On peut se demander si l'amitié accidentelle entre Rolland et Istrati, dont la brouille pour un motif futile ressemble à un prétexte, ne repose pas sur un malentendu, tant les récits du Roumain, à mesure que ses illusions l'abandonnent, semblent obéir aux convictions de Roth. Comme dans la littérature judéo-orientale, la famille pérégrinante d'Istrati est une famille éclatée, en quête de l'harmonie perdue, indifférente ou hostile aux sirènes du monde bourgeois, de même qu'aux propositions de l'oncle Vanghélis Ghéorghitsis, propriétaire du *Grand Café Grèce*, « le plus bel établissement de second ordre » d'Alexandrie, dont Panaït refusa l'aide en 1906³⁷. Il faut faire place à cet autre cosmopolitisme, celui des illuminés et des exclus, au milieu des innombrables portraits d'une ville, Alexandrie, surtout décrite dans ses aspects florissants. Les représentants de ce cosmopolitisme prolétarien, acteurs beaucoup plus modestes que les banquiers du cosmopolitisme ordinairement visé par la rhétorique antisémite, ne sont dupes d'aucune altérité spatiale. Ceux-là savent que le monde, où qu'ils aillent, est imperméable et ne comporte qu'une division, verticale. À l'étage des pauvres, la figure symbolique de la médiation, le drogman Schimké, narquois, observe les réactions de deux types de voyageurs, à égale distance de la réalité : « qu'il conduisît devant les merveilles de l'Égypte le touriste d'élite ou "le plat bourgeois", c'était pour lui également intéressant : l'un l'étonnait par sa compréhension, l'autre l'amusait par sa sottise³⁸ ».

³⁵. Claudio Magris, *op. cit.*, p. 281.

³⁶. Lettre à Stefan Zweig du 10 juillet 1937, citée par Magris, *op. cit.*, p. 181.

³⁷. *En Égypte*, *op. cit.*, p. 35.

³⁸. Panaït Istrati, *La Famille Perlmutter* [1927], Paris, Gallimard, coll. Folio, 1998, p. 341. La première partie de ce triptyque, « Isaac : le tresseur de fil de fer » parut dans *La Revue européenne* de juin et juillet 1927 (elle été réimprimée en 1993 à Dole, Canevas éd., postface de Roger Dadoun). La version publiée en volume a été retouchée par Jéhouda, qui, note justement Monique Jutrin-Klener, a gâté la fin du récit en lui donnant une coloration religieuse qui l'affadit (*op. cit.*, p. 76).

Le monde souterrain des anarchistes et du *lumpenproletariat* juif d'Alexandrie ne coïncide pas exclusivement avec l'univers de Panaït Istrati. Comme le cercle des influences présumées, la sphère des coïncidences doit être élargie. À en croire les souvenirs d'Égypte d'Enrico Pea, la place occupée par certaines figures de l'Alexandrie pauvre et révolutionnaire, Salomone Salama, Erzestein d'Odessa, n'est pas négligeable. Un récent roman de Maurizio Maggiani sur les combats et les rêves des anarchistes toscans d'Alexandrie, *Il Coraggio del pettirosso*, confirme l'importance de cet univers occulté³⁹. Istrati n'a du reste cessé d'affirmer l'existence réelle de ces personnages, enchaînés dans son œuvre comme les phénomènes d'une parade foraine. Ils ressuscitent dans le « club des débris », ces méprisés de l'Histoire contemporaine, qu'on retrouve attablés à la pâtisserie Délices dans *Les Alexandrins*. Certes, l'Alexandrie de François Sureau est verte ; mais elle est aussi rouge, du rouge de la « Baracca rossa » et de la mémoire des luttes perdues.

Sophie Basch

Sophie Basch

Professeur de littérature française à l'Université de Poitiers, membre de l'Institut Universitaire de France, spécialiste de la littérature française autour de la Méditerranée orientale, mais aussi de la représentation littéraire de Venise et du monde du cirque. Parmi ses dernières publications, mentionnons : *Paris-Venise 1887-1932. La « Folie vénitienne dans le roman français de Paul Bourget à Maurice Dekobra* (Paris, Honoré Champion, 2000) ; *Romans de cirque* (Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2002 ; *Les Sublimes Portes. D'Alexandrie à Venise, parcours dans l'Orient romanesque* (Paris, Honoré Champion, 2004).

³⁹. Milan, Feltrinelli, 1995.